

## XIV. — Dinant. — La grotte de Montfat. Le fort.

---

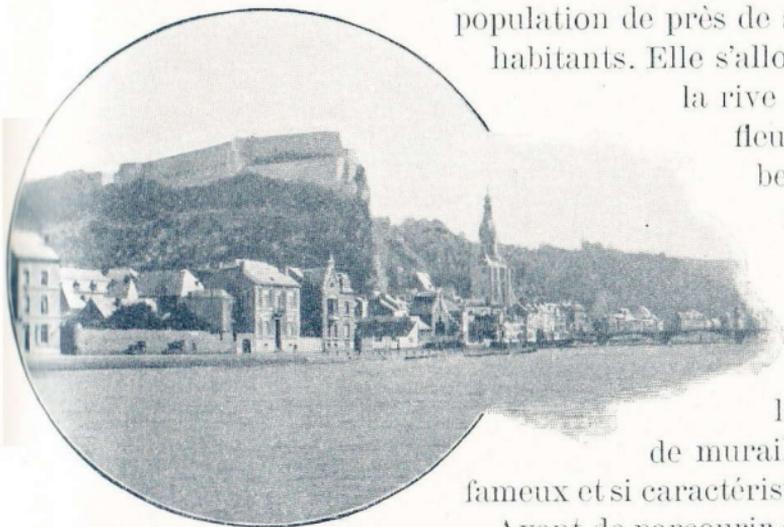
La petite ville de Dinant, l'un des plus grands et surtout l'un des plus élégants centres de villégiature du pays de la Meuse, renferme une population de près de sept mille habitants. Elle s'allonge entre

la rive droite du fleuve et la belle assise rocheuse, couronnée superbement par le diadème

de muraille de son fameux et si caractéristique fort.

Avant de parcourir cette localité, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité il est bon

d'en rappeler quelques mots d'histoire. L'étymologie de Dinant est très discutée. Jean d'Outremeuse lui en attribuait une qui peut être rangée dans la catégorie des légendaires. D'après lui, Saint-Materne, l'apôtre des Ardennes, passant par là au IV<sup>e</sup> siècle, y rencontra



Dinant.

une idole connue sous le nom de « Nam ». Il lui adressa ainsi la parole : « Dis Nam, pourquoi tiens-tu ici ». D'où par corruption de Dis Nam, on a fait ensuite Dinant. Il semble beaucoup plus probable que son étymologie dériverait de Diane ou Dioné.

Au VII<sup>e</sup> siècle, Dinant dépendait de l'évêché de Tongres. Du temps de Charlemagne, les citoyens de cette ville avaient déjà des relations commerciales suivies avec Cologne. Les cuivres travaillés y étaient en grande réputation et c'est même cette réputation méritée qui avait fait donner aux produits de cette industrie, si florissante en ces temps lointains, le nom de Dinanderies. Depuis une époque très ancienne, Dinant fut placée sous le protectorat de l'évêché de Liège. Ses habitants se sont rendus célèbres par leurs luttes incessantes contre ceux de Bouvignes, du pays de Namur. C'étaient des ennemis irréconciliables, cherchant continuellement des prétextes souvent futiles pour en venir aux mains et s'exterminer les uns les autres.

Lors de sa plus haute prospérité, c'est-à-dire au XV<sup>e</sup> siècle, Dinant comptait jusqu'à 30,000 habitants, — certains auteurs prétendent même qu'elle atteignait 60,000 âmes — douze églises et sept abbayes. La ville était défendue par une formidable ceinture de murailles, épaisse de douze pieds et reliée par plus de quatre-vingts tours dont plusieurs avaient l'importance d'une forteresse. Son pont constituait un remarquable travail d'art. Etabli sur la Meuse un peu en dessous du pont actuel, il était formé de cinq arches très élevées supportées par d'étroits piliers. Au milieu se dressait une solide tour à deux étages, utilisée comme hôtel de ville. Cette tour, percée du côté nord dominant le fleuve de trois fenêtres au premier étage et de

quatre au second, se terminait par une plate-forme à parapets. Ses fameuses Dinanderies occupaient alors près de huit mille ouvriers. Cette industrie, si prospère autrefois, a complètement disparu aujourd'hui. Ces ouvriers batteurs de cuivre s'appelaient cupères, de cuprum-cuivre. d'où est venu le sobriquet de « copères » appliqué tout particulièrement aux Dinantais. Tout le monde connaît les légendes ou drôleries bouffonnes désignées sous le nom de coperies qui ont dû prendre naissance à la suite des rivalités entre Dinant et Bouvignes. S'il fallait les énumérer ici, ce volume n'y suffirait pas.

Après avoir montré cette antique ville dans la toute puissance de sa richesse, nous allons dire deux mots de sa destruction et sa ruine, connue sous le nom de Sac de Dinant, par Charles le Téméraire. Le 14 août 1466, l'armée Bourguignonne, commandée par le comte de Charolais et forte de 30,000 hommes non compris d'autres corps de partisans, vint investir la ville. Du haut de leurs formidables murailles, les Dinantais, par la confiance qu'ils avaient en leurs moyens de défense et par pure forfanterie, abreuvaient leurs ennemis de défis ou d'injures sanglantes. Le duc de Bourgogne, justement irrité de cette attitude, fit alors le serment de raser entièrement la place. Une grêle de boulets s'abattit sans relâche sur la ville et malgré une héroïque résistance, les assiégés furent obligés de se rendre. Le 24 août, le comte de Charolais fit son entrée à Dinant et aussitôt que les troupes eurent occupé leurs quartiers respectifs, la ville fut livrée au pillage. Alors commencèrent d'effroyables et indescriptibles désordres, où les vainqueurs se volaient, même entre eux, les dépouilles de leurs ennemis. On s'empara dit-on, de huit cents bourgeois

qui liés deux à deux furent précipités dans la Meuse. Durant trois jours consécutifs, le fleuve fut couvert de bateaux et les routes encombrées de véhicules pour transporter l'énorme butin enlevé aux habitants. Un incendie, allumé on ne sait par qui, vint compléter l'œuvre dévastatrice des pillards. Pendant deux mois de nombreux ouvriers s'employèrent à détruire ce que le canon ou les flammes avaient encore laissé debout. Ainsi fut totalement anéantie la riche cité de Dinant. Elle commençait à peine à se relever peu à peu de ses ruines, quand l'armée française de Henri II vint lui porter un dernier coup en 1554.

Dans l'intention de parcourir les rues de Dinant et d'en visiter les principaux monuments ou curiosités, nous partons de la station du chemin de fer établie en contre-haut de la Meuse et nous franchissons le beau pont en pierre jeté sur le fleuve. Ce pont a été construit non loin de l'emplacement d'un plus ancien, aujourd'hui disparu et sur lequel on remarquait une inscription latine, attribuée aux Dinantais et se traduisant par « Ce pont a été construit ici ». En tous cas, nos braves copères étaient, à n'en pas douter, dans le vrai lorsqu'ils firent graver ces quelques mots.

De ce pont on embrasse le superbe panorama de la ville d'où s'élève son bizarre et bien caractéristique clocher bulbeux, dominé par le roc richement coloré que couronnent fièrement les hautes murailles du fort. C'est réellement un agréable tableau, animé et riant, qui se déroule devant nous. En amont comme en aval, s'aligne sur les rives du fleuve, la séduisante agglomération dont les beaux aspects d'ensemble ont tant de fois été imprimés sur cette pâte si universellement réputée dans le pays et appelée « Couque de Dinant ».

Au delà du pont, le premier monument qui attire notre attention est l'église Notre-Dame, dont la lourde et originale architecture extérieure n'est pas faite pour produire une bonne impression. Mais combien est gracieux l'intérieur de style ogival primaire. Les restaurations intelligentes dues à MM. van Isendyck, Schoonejans, Van Assche et Béthune d'Idewalle, commencées en 1855, ont complètement transformé et remis en état cet édifice qui est devenu un modèle de son époque. Ses nefs sont de toute beauté dans la superbe simplicité et dans l'harmonie de leurs lignes. Ses colonnades élancées supportant des voûtes en ogives ont été construites dans des rapports de proportions si parfaits qu'elles grandissent ce monument religieux, type le plus complet de l'architecture ogivale primaire en Belgique.

Après avoir admiré en détail l'élégant style de cette église, nous dirigeons nos pas vers le quartier des tanneries, situé au faubourg St-Pierre, un peu en aval du pont, entre la rue principale conduisant au faubourg de Leffe et la Meuse. On y remarque un assemblage d'habitations fort délabrées, parfois d'une stabilité inquiétante, surmontées de rustiques toitures; le tout présentant un ensemble coloré d'aspect très pittoresque, digne au plus haut point, d'attirer l'attention de l'archéologue ou de l'artiste. Deux de ces intéressantes maisons se signalent tout particulièrement à nos yeux, tant par leur ancienneté que par l'originalité de leur mode de construction. Ces curieuses bâtisses accolées l'une à l'autre, qui se rencontrent dans la rue des Tanneurs paraissent remonter à la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Leurs murs, jusqu'à la hauteur de deux mètres, sont en moellons équarris, puis, sur une solide base en chêne, se dresse une série

de croisillons également en chêne qui s'élèvent jusqu'à la toiture. Les vides existant entre ces croisillons, à l'exception de ceux immédiatement sous la toiture, sont remplis par de nombreux montants verticaux,

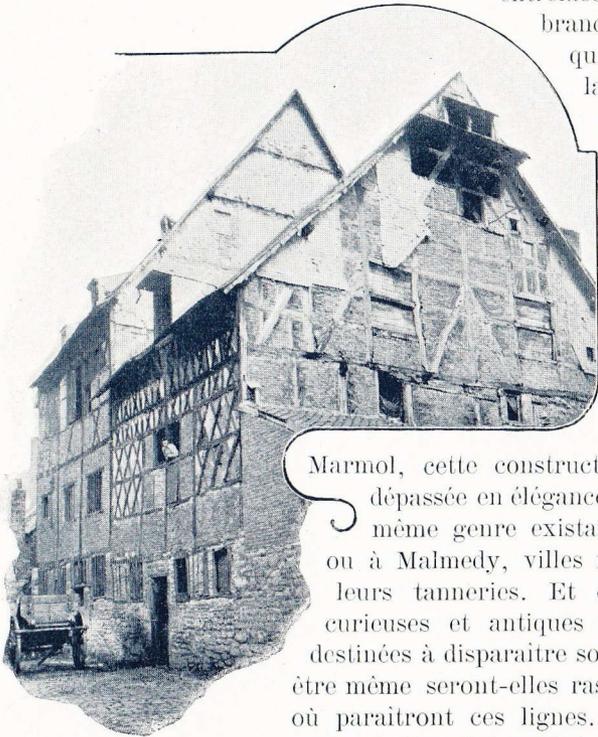
entrelacés de minces branches et plaqués d'un mélange de paille et de terre grasse. Des briques ont en grande partie remplacé le pailletage détérioré.

D'après M. le baron Ferd. del

Marmol, cette construction n'est pas dépassée en élégance par celles du même genre existant à Stavelot ou à Malmedy, villes réputées pour leurs tanneries. Et dire que ces curieuses et antiques maisons sont destinées à disparaître sous peu ; peut-être même seront-elles rasées à l'heure où paraîtront ces lignes. On ne peut que regretter vivement de pareils actes de vandalisme qui nous enlèvent trop

souvent, hélas, de typiques souvenirs du passé.

Plus loin, en continuant la route vers le faubourg de Leffe, on passe devant l'abbatoyr. Au centre de la place sur laquelle il donne, se trouve le colossal buste



Maisons des Tanneurs.

en bronze du peintre Joachim Patenier, né en 1487 et qui fut l'un des fondateurs de l'école de paysage en Belgique. Malheureusement ce buste est si disproportionné avec le socle pourvu d'énormes robinets qui le supporte, que ce monument commémoratif manque absolument d'effet artistique. On longe ensuite les bâtiments du collège communal, qui sont bordés du côté de la Meuse par une double rangée de marronniers, pour déboucher ensuite sur une autre place où sont situées les importantes constructions modernes de l'école régimentaire.

Le vrai centre de la ville de Dinant est en amont de l'église Notre-Dame que nous avons visitée tantôt. Parmi les monuments que nous y remarquons se trouve : d'abord l'Hôtel-de-ville, dont fait partie une tour ronde qui se profile du côté du fleuve. Ce bâtiment, qui date en partie du xvi<sup>e</sup> siècle et en partie du xvii<sup>e</sup> siècle, a servi autrefois de palais aux Princes-Evêques de Liège. Vers le rocher, se montre le Palais de Justice, d'un ensemble assez luxueux mais qui pêche par la trop grande régularité et la raideur de ses lignes architecturales peu en harmonie avec le milieu qui l'environne. Plus loin, au bord de la Meuse, la prison cellulaire dresse ses jolis bâtiments rouges, accostés de petites tourelles d'angles ; le tout édifié dans un style agréable. Si l'on continuait à remonter la route on arriverait à la légendaire Roche à Bayard, dont nous aurons l'occasion de parler plus longuement, au cours d'une de nos prochaines excursions.

Nous allons entreprendre maintenant l'une des plus charmantes tournées que l'on puisse faire au voisinage immédiat de la ville ; c'est la visite des jardins et de la grotte de Montfat ainsi que celle du fort.

Cette promenade est très variée, et de plus elle est à la portée de tous.

Un peu au-delà du Palais de Justice et dans une ruelle étroite, la rue en Rhée, existent les restes d'une ancienne chapelle, refuge de l'abbaye de Florennes. Originellement cette chapelle eut, dans les propriétés qui en dépendaient, les jardins qui conduisent à la grotte de Montfat. L'entrée de ces jardins ainsi que la visite de la grotte coûte septante-cinq centimes par personne. On s'engage dans de ravissants sentiers ombragés, qui serpentent en capricieux circuits sur le versant boisé de la montagne. C'est au milieu d'un fouillis de buissons et de mignons bosquets artistement aménagés et d'une agréable fraîcheur, que l'on gravit les pentes de ces délicieuses et poétiques retraites pour atteindre une maisonnette à toiture de chaume. Là, le guide allume sa lampe et conduit le visiteur dans les dédales d'une caverne bien arrangée pour la facilité des touristes et connue sous le nom de Grotte de Montfat. Elle est ainsi désignée en souvenir et par corruption de Montfort, une antique tour de défense qui s'élevait autrefois dans le voisinage. D'après la tradition, cette caverne était jadis un lieu où l'on offrait des sacrifices à Diane la Chasserresse ; de là, proviendrait peut-être l'étymologie de Dinant. Dans ses profondeurs, on a mis au jour des ossements d'animaux préhistoriques, ours, lions, etc.

Nous parcourons toute une série de couloirs dont le guide nous signale les curiosités. Nous y voyons peu de stalactites ou de stalagmites dignes d'être notées. Brusquement, un tableau d'un charmant effet théâtral nous est offert lorsque nous pénétrons dans une vaste salle éclairée par une ouverture en forme de fenêtre naturelle, percée à la partie supérieure de la voûte.

Les rayons de la lumière du jour venant frapper les parois de la jolie grotte nous la montrent sous un aspect féerique et mystérieux des plus flatteurs pour les yeux. Ensuite on fait l'ascension d'une cheminée verticale creusée dans le roc, par un léger escalier en colimaçon d'un nombre respectable de marches, pour arriver à un belvédère d'où l'on domine magnifiquement la ville de Dinant et ses environs.

Sur une crête rocheuse des jardins de Montfat existent les vestiges de la tour de Montfort. Tout près, se trouve un plateau qui était occupé autrefois par une deuxième citadelle confiée à la garde exclusive des bourgeois. Elle possédait une cloche militaire qui remplissait l'office de tambour et les jours de réjouissances publiques le canon y grondait. Cette forteresse fut entièrement démantelée par les Dinantais, en 1720. Montfat devint au xv<sup>e</sup> siècle la propriété de la famille de Charpentier, puis passa à Jean de Sorinne, à Jean Nollet pour arriver aux mains des Jésuites. Le possesseur actuel de Montfat est M. Eugène Henry, banquier à Dinant.

Par les hauteurs, en suivant un sentier qui longe la vallée vers le Nord, on aboutit au fort qui commande la ville. Cette citadelle, plus souvent appelée le fort, a été construite par les Hollandais en 1818, là où existait antérieurement une ancienne forteresse, rasée en 1703 par les Français qui l'avaient occupée depuis 1675. Le premier ouvrage de défense, mentionné à cet emplacement, paraît remonter au xi<sup>e</sup> siècle ; il fut détruit lors de la prise de Dinant en 1466 ; rétabli ensuite, il eut à subir plus tard de nombreuses transformations.

Le fort qui s'élève actuellement sur le rocher et dont le rôle a heureusement été nul, n'est plus place

forte depuis 1852. S'il n'a pas laissé de sanglant souvenir il a laissé celui d'un accident très peu agréable pour les Dinantais. Par les grandes chaleurs de l'été de 1838 — année mémorable — une rupture se produisit dans la fosse d'aisance de la citadelle. On se représente facilement l'impression que l'on dut ressentir dans la partie de la ville sise au pied du rocher, à l'apparition de ce déluge d'un nouveau genre.

Après quelques années d'abandon, la vieille citadelle a été achetée en 1878 au Gouvernement belge par MM. Bauwens et Degraa pour la somme de huit mille francs. Depuis lors on la montre aux touristes pour la modique somme de cinquante centimes.

Pénétrons dans le fort. Nous remarquons d'abord dans la cour intérieure une série de pièces d'artillerie originaires d'un autre âge. Ensuite, ayant parcouru un long couloir percé de meurtrières et d'embrasures, nous descendons les degrés d'un escalier qui conduit aux casemates. Dans plusieurs des salles voûtées de droite, on a tapissé les murailles de faisceaux d'armures de toute espèce. Il ne faut pas s'attendre à voir là un musée d'antiquités de valeur; la plus grande partie des objets que l'on y rencontre ne sont guère que des souvenirs de batailles modernes. Nous arrivons maintenant à ce qui peut être considéré comme l'attrait principal de la visite du fort : c'est le remarquable point de vue qui se présente lorsque nous atteignons l'extrémité du promontoire rocheux de la citadelle. De cette plate-forme, on domine de quatre-vingt-cinq mètres l'agglomération de Dinant où surgit à l'avant-plan, l'étrange clocher de la collégiale. Ce panorama vraiment beau et d'un caractère animé, nous permet de voir dans tous leurs détails les ruelles et les habitations qui se prolongent sur les

rives du majestueux fleuve. Le charme de ce spectacle s'accroît encore lorsqu'on se reporte, en imagination, à l'antique origine de cette séduisante petite cité et à sa puissance aux temps historiques. En face s'élèvent les gros bâtiments rouges du collège épiscopal de Bellevue, à droite duquel s'alignent quelques importantes villas ainsi qu'un établissement hydrothérapique; plus loin se profilent les jolies constructions du château des Roches. Enfin se découvre Bouvignes, l'ancienne rivale de Dinant, commandée par les murs en ruines de l'impressionnante tour de Crève-cœur.

Il nous reste à terminer la promenade du fort par un exercice de gymnastique qui consiste à descendre les quatre cent et huit marches de l'escalier en pierre, nous permettant ainsi de revenir en ville par l'itinéraire le plus direct.

Pour varier, on peut encore prendre la voie du plateau, par exemple celle qui conduit aux fermes d'Herbuchenne, placées dans une situation dominante. L'un de ces corps de bâtiments de ferme est surmonté d'une épaisse tour carrée, percée de fenêtres à croisillons, accusant ainsi l'ancienneté de la bâtisse. La partie supérieure de sa façade, tournée vers la vallée, porte des médaillons représentant, paraît-il, des empereurs romains. La cour intérieure renferme également plusieurs traces d'architectures d'un autre âge.

De cette ferme, on enfle un sentier direct, assez inégal et souvent fort raide, qui dévale à Dinant en passant entre deux carrières abandonnées depuis très longtemps.

Une autre petite excursion nous fait remonter la route de Dinant à Liège. Des habitations s'y échelonnent avec jardins en terrasses; de nombreux escaliers ou des ponceaux franchissant un maigre ruisseau,

parfois torrent, y donnent accès. Au delà de la première borne kilométrique, un four à chaux se présente à la bifurcation de la route. Nous prenons à droite, puis immédiatement à gauche le chemin qui longe des carrières de marbre ; celles-ci s'étendent sur les hauteurs et montent en enfilades au plateau. A notre gauche apparaît la ferme du Chenoi entourée d'un verger. En face de celle-ci se détache un chemin qui atteint le hameau de Gemechenne établi sur la grand'route de Liège. Plus haut se pelotonnent les bâtiments de notables métairies. A la descente de la grand'route, on découvre un horizon à perte de vue. Gagnons ensuite le plateau de la ferme Malaise, d'où l'on peut dégringoler au débouché des fonds de Leffe, par d'étroits sentiers de chèvre.

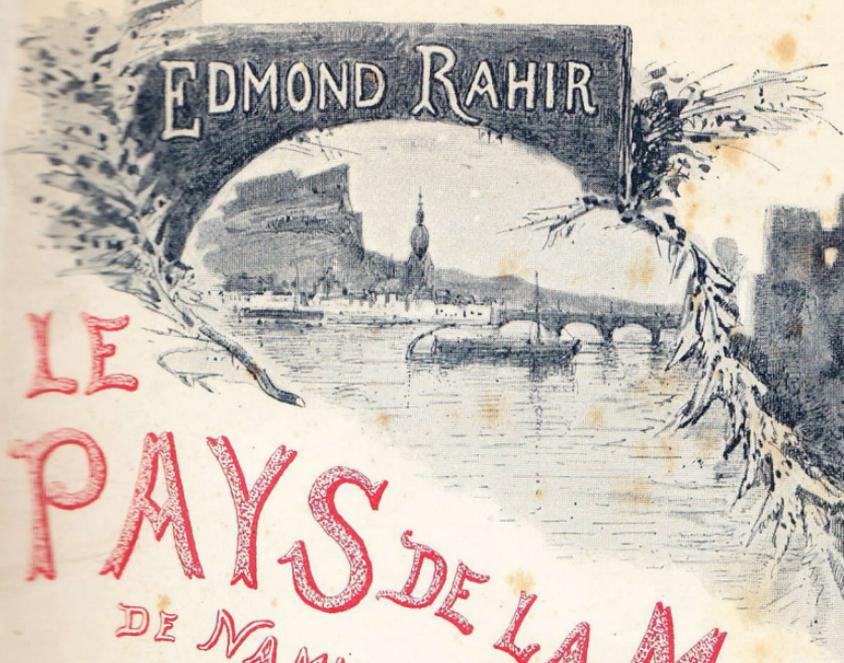
En partant de la rive gauche de la Meuse, nous pouvons encore entreprendre d'agréables ballades vers Melin ou vers Neffe.

Remontons la route d'Onhaye sur les bords de laquelle s'égrènent nombre d'habitations. On dépasse bientôt une chapelle érigée en l'honneur de Notre-Dame de la Salette et de Notre-Dame de Lourdes avec une grotte, miniature de la célèbre grotte de ce nom. Un peu plus loin se trouve le cimetière de Dinant. A la gauche de celui-ci, un chemin se dirige vers la ferme du Rond chêne, d'où l'on peut atteindre la faite des rochers d'Anseremme — vue superbe — ou descendre à Neffe. Au delà du cimetière de Dinant vient se greffer la première des trois grandes allées de sapins qui, de la route d'Onhaye, aboutissent au château de Melin, très modeste construction environnée d'un parc assez important. Pour revenir en ville, on prend le chemin de la vieille ferme à tourelle de Wespín. Ayant abandonné ces bâtiments depuis quelques minutes,

nous tournons à droite pour dévaler, peu d'instant après, entre les murailles d'une propriété privée, puis devant une chapelle abritée de quatre gros tilleuls. Enfin apparaît le collège de Belle-vue et à deux pas plus loin, nous sommes à Dinant.

Allons maintenant jeter un coup d'œil du côté de Neffe. Dans ce but, nous partons du pont (rive gauche) et remontons la grand'route de la Meuse en traversant le faubourg Saint-Médard. Nous rencontrons d'abord l'hôpital, puis les vieux bâtiments de l'hospice des vieillards, autrefois couvent des capucins. L'église de Neffe qui se montre ensuite se fait remarquer par la simplicité de son style. Elle est de construction récente et représente admirablement le vrai type modeste, non dépourvu de charme, de nos anciennes églises villageoises. Le jardin fleuri et bien entretenu qui l'entoure lui fait un cadre gracieux, complétant encore l'attrait de son architecture campagnarde.

---



EDMOND RAHIR

LE  
PAYS DE LA MEUSE  
DE NAMUR à DINANT ET HASTIÈRE

UNE CARTE  
58 PHOTOGRAPHIES.

J. LEBÈGUE & C<sup>IE</sup>

Editeurs.

Bruxelles.



Edmond RAHIR

---

LE

# PAYS DE LA MEUSE

DE

Namur à Dinant et Hastière

AVEC

UNE CARTE ET 58 PHOTOGRAPHIES



BRUXELLES

ÉDITEURS J. LEBÈGUE & C<sup>ie</sup>

46, rue de la Madeleine, 46

1900

TOUS DROITS RÉSERVÉS

*Edmond Rahir*

## ERRATA

---

### PAGES.

- 9, 23, 24, 38, 40 : Neuviau, lire *Néviaux*.
- 9, 39, 45, du duc Fernan-Nunez, lire *de la duchesse de Fernand Nunez*.
- 9, 38, 40, 45, 46, 49, 66, 67 : Taillefer, lire *Tailfer*.
- 61 : Fosses, lire *Fosse*.
- 72 : Srogne, lire *Brogne*.
- 95 : à l'altitude de 256 mètres, lire *à l'altitude de 261 mètres*.
- 117 : Trieu d'Yvoy, lire *Yvoy*.
- 136, 137 : ferme d'Henemont, lire *ferme d'Heneumont*.
- 142 : (Marteau sur la carte du 1-40.000), supprimer cette indication.
- 147 : (Foy sur la carte du 1-40.000), supprimer cette indication.
- 170 : propriété du comte Levignan, lire *propriété de la comtesse Lallement de Levignen*.



# TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
I. — LA MEUSE. — Son histoire géologique, ses premiers habitants, sa vallée pittoresque.	1
II. — La citadelle de Namur. — La Marlagne. — Wépion . . . . .	15
III. — Le vieux pont de Meuse. — Jambes. — Andoy. — Erpent. — Géronsart. — La Basse-Enhaive . . . . .	27
IV. — Les environs de Dave. — Naninne. — Wierde. — Sart-Bernard. — Le ravin de Tailfer. — Les villas romaines de Maillen	37
V. — Les rochers de Frène. — Lustin. — Profondeville. . . . .	53
VI. — Le Bas-fourneau de Lustin. — Le vallon du Burnot. — Arbre. — Lesves. — L'ancienne abbaye de Saint-Gérard . . . . .	69
VII. — Godinne. — Le siphon de la Meuse. — Mont. — Le trou d'Aquin. — Rouillon. — Le parc d'Annevoie. — Bioul . . . . .	83
VIII. — Yvoir. — Le Bocq industriel. — Le Bocq pittoresque. — Le Crupet . . . . .	103
IX. — Evrehailles. — Purnode. — Dorinne. — Spontin. — Les travaux de dérivation des sources du Bocq . . . . .	121
X. — Le vallon de la Molinee — Moulin. — Maredsous . . . . .	135

	PAGES
XI. — Les ruines de Montaigne. — Les grottes préhistoriques. — Falaën. — Les environs de Weillen. . . . .	147
XII. — Les ruines de Poilvache et de Géronsart. — Houx et ses environs. — Senenne. . . . .	161
XIII. — Bouvignes et les antiques fermes de son voisinage. . . . .	175
XIV. — Dinant. — La grotte de Montfat. — Le fort. . . . .	189
XV. — Les fonds de Leffe. — Lisogne. — Thynes. — Sorinne. — La roche à Bayard. . . . .	203
XVI. — Anseremme. — Dréhance. — Les rochers de Freyr. — Le Colèbi . . . . .	213
XVII. — Waulsort. — Les ruines de Château-Thierry. — Les Cascatelles. — Le fond des Veaux. — Le château de Freyr et sa grotte . . . . .	227
XVIII. — Hastière et ses environs. — La villa romaine d'Anthée. — L'Hermeton. . . . .	241

